

Qu'avons-nous fait de notre avenir ? Que ferons-nous de notre passé ?

Luc 21,25-28.34-36

Prédication à Annecy, le 28.11.2021

Il est de tradition dans nos Églises de se préparer à l'Avent en méditant les petites apocalypses prononcées par Jésus dans les évangiles synoptiques. Il y a deux semaines était proposé à notre attention le treizième chapitre de Marc, c'est maintenant Luc qui nous annonce la venue du Fils de l'homme à la fin des temps. Je trouve intéressant que l'Église choisisse cette période de l'Avent, où nous nous apprêtons à faire mémoire de la naissance d'un enfant vieille de deux mille ans, pour la mettre en perspective avec un événement futur qui n'est autre que l'heure du jugement dernier et de la dévastation. Cette mise en regard du passé et du futur, c'est cela dont je voudrais vous parler.

Le titre de cette prédication prend la forme d'une double question : « Qu'avons-nous fait de notre avenir ? Que ferons-nous de notre passé ? » Vous aurez remarqué que ces deux questions jouent sur une alternance de temporalité. La première question porte sur l'avenir, mais elle est conjuguée au passé composé : « Qu'avons-nous fait de notre avenir ? » Nous verrons – et ce sera la première partie de ma prédication – que nous appartenons à la première génération qui a compris que, par ses actions passées, elle venait de détruire la plus belle part de son avenir.

La seconde question est en sens inverse de la première : elle porte sur le passé, mais elle est conjuguée au futur : « Que ferons-nous de notre passé ? » Que ferons-nous de cette naissance si lointaine, et si usée déjà, pour nous qui la célébrons chaque année ? Qu'est-ce qu'un enfant qui est né il y a deux mille ans, a grandi, est mort avant son heure, peut encore nous apprendre ? Je poserai cette question durant la seconde partie de ma prédication, qui sera plus brève que la première dans la mesure où, au fond, cette question nous accompagnera durant toute la période de l'Avent : quelle est l'actualité de cet événement passé pour mon existence ici et maintenant ?

I

Qu'avons-nous fait de notre passé ?

« Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, et sur la terre les nations seront dans l'angoisse, épouvantées par le fracas de la mer et son agitation. » Devant le tableau sinistre de ce cosmos qui s'écroule sur lui-même, je ne puis m'empêcher de songer à la crise du

climat. Je ne veux pas suggérer, comme certains frères et sœurs évangéliques, que la chaîne de cataclysmes dont nous nous commençons à voir les premiers maillons (feux de forêts d'une proportion inédite, inondations et montée des eaux, tempêtes, sécheresse, épidémies) serait réellement l'annonce de la venue imminente du Fils de l'homme. Mais en tant qu'intellectuel luthéro-réformé, j'ai peut-être eu trop tendance à réduire le texte à un symbole. Or, j'ai eu récemment à méditer ce que ces déclarations terribles de Jésus pouvaient avoir de concret. Ma femme est d'un tempérament naturellement joyeux. Elle n'aime rien plus que rire, pourtant depuis quelques années la conscience progressive de la crise climatique génère chez elle une profonde anxiété. Elle a lu les différents rapports du GIEC, cette communauté de scientifiques qui dresse régulièrement le bilan écologique de notre planète, et en a retiré une grande tristesse. Elle a depuis lors des accès de mélancolie qui ne sont jamais aussi marqués que le soir, au moment de coucher nos deux enfants. Elle me disait en les regardant s'endormir qu'il eut mieux valu pour eux qu'ils ne fussent pas nés, plutôt que de connaître, après l'abondance de leurs premières années, la lente montée des températures, et avec elle les catastrophes naturelles, les pénuries, les guerres de ressources.

Je ne partageai pas son pessimisme, mais comme elle avait fait l'effort de se documenter scientifiquement, je me devais de le faire aussi pour pouvoir discuter sur un pied d'égalité avec elle. Un soir, je m'installai dans le fauteuil du salon pour lire la synthèse du dernier rapport du GIEC, quarante pages qui résument les 1300 pages du rapport complet. Ces pages sont écrites dans un style technique et froid, qui ne se prête pas aux exagérations. Pourtant, à mesure que je poursuivais ma lecture tard dans la nuit, une sensation de malaise s'installa en moi. Toute la sobriété du langage scientifique ne pouvait plus masquer l'accumulation de milliers de petites défaites climatiques qui nous acheminaient vers la débâcle. J'avais déjà entendu cela des dizaines de fois, mais je n'avais pas voulu écouter. Ce soir là, j'ai accepté de baisser la garde : j'ai compris le drame qui était en train de se jouer et j'ai compris quel y avait été mon rôle. J'ai compris que durant trente-cinq années j'avais participé plus qu'à mon tour à la destruction de notre habitat commun, en ne faisant rien ou en faisant juste assez pour apaiser ma conscience.

Cette nuit là, je suis retourné embrasser mes enfants dans leur chambre. Comme un pan de lumière en entrant avait frappé le visage de mon fils, celui-ci s'était réveillé dans un petit gémissement. Il me demanda mollement, avec les mots d'un enfant de quatre ans : « Qu'est-ce qu'y a ? » Je me suis agenouillé près de son lit et je l'ai embrassé longuement sans rien dire. Et quand j'ai finalement desserré mon étreinte, j'ai vu ses yeux, grands ouverts maintenant, qui me fixaient avec une curiosité mêlée d'une pointe d'inquiétude : « T'as fait quoi ? », demanda-

t-il. L'à-propos, même involontaire, de cette seconde question me saisit. Oui, qu'avais-je fait ? Qu'avais-je fait durant toutes ces années pour le préserver de la menace à laquelle je l'avais exposé en lui donnant la vie ? Je ne trouvais rien à dire. Qu'aurais-je pu lui répondre ? Qu'est-ce qu'un père peut répondre à son fils, lorsque celui-ci le met face à ses propres fautes ? Il est inévitable qu'un jour, l'enfant soit déçu par son père. Mais j'avais toujours espéré que ce moment viendrait beaucoup plus tard, que j'aurais pu trouver les mots, tout plutôt que d'affronter le regard de l'innocent qui demande pourquoi. Cette nuit-là, je n'ai pas eu le courage de dire la vérité à cet enfant qui me regardait avec dans ses yeux l'amour le plus absolu, la confiance la plus animale. Lorsque je refermai la porte de la chambre, je compris enfin pourquoi ma femme n'était jamais aussi grave qu'au moment de coucher nos enfants. C'est que nous appartenons tous les deux à la première génération qui sait qu'elle a compromis une part de l'avenir de ses propres enfants.

II

Que ferons-nous de notre passé ?

La seconde partie de ma prédication pose la question : « Que ferons-nous de notre passé ? » Nous allons au devant d'une période de tribulations qui seront, pour nos enfants, bien réelles, et dont les prémisses sont pour nous déjà présentes, ne serait-ce que par le poids de notre responsabilité. Nous n'échapperons pas à la culpabilité, pas plus que nos enfants n'échapperont aux épreuves qui seront les leurs. Le texte biblique nous dit bien que les « événements à venir » s'abatront sur « tous les habitants de la terre ». Il ne nous est pas offert un échappatoire au jugement, mais il nous est suggéré une attitude préalable à ce jugement. S'il est inévitable que ces événements se produisent, Dieu nous donne de les affronter debouts, le corps dressé, la tête haute. C'est bien le terme employé : « *Se tenir debout devant le Fils de l'homme.* » Il nous est demandé de garder notre attention fixée sur le Fils de l'homme, c'est-à-dire Jésus Christ ; en cette période de l'Avent, Jésus Christ est pour nous ce petit enfant qui va naître. Il nous est demandé, en un mot, de placer notre confiance en Dieu – en un Dieu qui ne regarde pas l'histoire de loin, mais qui partage notre faiblesse.

En plaçant une méditation sur l'avenir au seuil de l'Avent, l'Église accomplit un geste dont elle est coutumière : nous les chrétiens sommes coutumiers du fait de chercher dans le passé la foi et l'espérance dont nous avons besoin pour vivre au présent. Nous les chrétiens, nous avons entendu une promesse vieille de 2000 ans, qui disait : « Tu es mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur », et nous y avons cru. Nous les chrétiens, nous avons placé notre

confiance en cet enfant à naître depuis que Marie répondit à l'ange : « Je suis l'esclave du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. » Nous les femmes, nous avons fait confiance en Jésus lorsque celui-ci dit à la femme adultère : « Moi non plus, je ne te condamne pas. » Nous les étrangers, nous nous souvenons qu'il est écrit : « *Tu as été un étranger sur la terre d'Égypte* » (Ex 22,21). Nous les affamés, les assoiffés de la justice, nous avons placé notre confiance en Jésus lorsqu'il nous a dit : « Ceux qui pleurent seront consolés ». Nous la racaille, nous les moins que rien, nous la lie de la terre, nous n'avons pas oublié ce qu'il fut répondu à la question : « Seigneur, quand t'avons-nous fait cela ? » Nous les réfugiés, nous nous souvenons que Genève a ouvert ses frontières aux Huguenots menacés d'abjurer leur foi. Nous les Juifs, qui n'avions plus d'autre choix que de faire confiance à des inconnus qui nous guidaient vers la Suisse dans une nuit sans lune. Nous les chrétiens, comme la femme de Loth nous ne pouvons nous empêcher de regarder en arrière, éblouis par les lueurs de notre histoire en flammes. C'est désormais à notre tour, nous aurons à nous souvenir de ce passé et à placer notre confiance en Dieu si nous voulons, non pas esquiver les épreuves qui attendent notre destinée collective, mais les affronter d'une manière telle que nous puissions « *nous tenir debout devant le Fils de l'homme.* » Amen.